

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Systémanie (histoire)

Céline Allard-Dubeau

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Allard-Dubeau, C. (1977). La Systémanie (histoire). *Lettres québécoises*, (5), 50-50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Systémanie

(histoire)

par Céline Allard-Dubeau

Raymond se passionnait pour les systèmes comme d'autres se passionnent pour les femmes. Au bureau, c'était la grosse farce. C'était système par-ci, système pour là; il n'avait que ce mot à la bouche. Pour peu, il nous aurait figolé le plus beau petit système pour soulager nos besoins naturels sans perdre pour autant une précieuse minute de travail.

Nous l'avions toujours connu ainsi. Mais depuis qu'il assumait les nobles fonctions de coordonnateur d'un programme de formation et plus précisément, depuis le jour où le vieux Gaston était venu installer, sur sa porte, la plaque de cuivre le confirmant dans son poste, il ne portait plus à terre. Ce jour avait été, comme on dirait, la consécration de sa manie. De toute la dignité de ses cinq pieds deux pouces, il n'en finissait maintenant plus de vous organiser, en deux temps, trois mouvements, un bijou de système pour augmenter votre efficacité.

Il nous emmerdait royalement avec ses satanés systèmes! Et tout particulièrement le pauvre Léon qui, auparavant, détenait le monopole de l'expertise en administration grâce à ses quatre années d'études en gestion de l'entreprise. Ce dernier voyait d'un très mauvais oeil ce prétendu expert qui n'hésitait jamais à avancer une de ses fameuses théories, pêchées Dieu sait où.

Raymond, il est vrai, ne pouvait s'appuyer sur un baccalauréat en sciences de la gestion. Mais ce monsieur avait le don de vous passer (histoire de se faire pardonner cette lacune), sur un ton avec lequel on

trahit des secrets d'État, un «j'ai fait l'Expo '67, moi».

Cette phrase de rien du tout, jetée négligemment au hasard de chaque conversation, disait tout. Une fois cette entrée en matière murmurée discrètement, et surtout si l'interlocuteur avait le malheur de trahir le moindre mouvement de surprise, c'était foutu. Plus moyen de s'esquiver! Il fallait alors le voir s'enflammer; tous ses exploits, à Terre des Hommes, y passaient. Pour sûr, à l'entendre, il avait été un, sinon l'homme-clé, dans l'organisation de cette gigantesque exposition universelle.

Nous y avons tous goûté, chacun notre tour, à cet étalage de prouesses. Et, dès qu'un nouveau venu était mis dans le secret des dieux, par le patron, nous nous empressions, de notre côté, de l'inscrire à notre club des «impitoyables moqueurs» qui se réunissait deux fois par jour, à l'heure de la pause-café. Et les vantardises de Raymond, qui grossissaient à chaque répétition, figuraient en première place à l'ordre du jour.

«J'avais mille sept cents employés sous moi et rien n'a jamais cloché. Tu vois bien que tout est dans le système», se plaisait-il à raconter. Des employés sous lui! Nous nous pâmons. Et il y avait toujours un des copains pour affirmer, sur un ton sérieux, qu'il coupait sans doute l'herbe dans un petit cimetière de campagne. Puis, Léon ajoutait, sur un air faussement navré, qu'il était bien dommage que le maire Drapeau n'ait pu se payer les services de Raymond pour les Jeux Olympiques. Que de retards dans la construction,

que de dépenses inutiles auraient ainsi été évitées grâce à des systèmes ingénieux. Nous nous tordions comme des vers de terre. Et lui, que le bruit confus de nos rires rejoignait derrière la porte, devait penser, avec sa modestie caractéristique, que ses systèmes réussissaient à nous rendre pleinement heureux.

Ce troisième vendredi de novembre (comment oublier une journée aussi mémorable) marquait la préparation du bilan financier de l'année écoulée et l'élaboration du budget pour la nouvelle année fiscale. Inutile de préciser que l'activité était fébrile et que tous les systèmes fonctionnaient à pleine vapeur. Et, comble de la malchance, nous avions une nouvelle recrue sur les bras et il fallait bien voir à l'initier.

Pour le moment, Maurice subissait l'impressionnant discours du patron. À l'instant où j'entrais dans le bureau de ce dernier pour récupérer un document remis le matin même, je l'entendis hautement pérorer sur la valeur du système d'avoir une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Tout était là! Que de temps gagné, que d'énergies épargnées!

Interrompant à regret sa grande envolée, il se mit à fouiller, à la gauche de son pupitre, parmi une montagne de paperasses soigneusement rangées. Il passa ensuite à droite et recommença la même opération. Puis il se leva pour consulter, derrière lui, une chemise posée sur sa crédence. Tandis que le patron, visiblement agacé, poursuivait des fouilles systématiques, j'en profitai pour battre en retraite non sans avoir échangé un clin d'oeil complice avec Maurice.